

bonnes éminentes ont cru devoir donner à M. le grand-vicaire Kelly par leurs éclatantes réclamations ; non pas qu'il en fût besoin, nous venons de le dire mais pour ne laisser aucun lieu au doute, pour ôter tout prétexte à la malveillance. Nous espérons que des scandales de ce genre, heureusement très rares dans ce pays de la charité et de la politesse, ne se renouveleront pas à l'avenir, et qu'avant d'ajouter foi aux accusations dirigées contre des prêtres respectables, on attendra que les preuves soient venues. Mais les calomniateurs sont toujours des lâches, et rarement ils osent se montrer pour soutenir ou défendre leurs perfides paroles et justifier leurs injures.

Nous avons lu dans le *Morning Courier* un long manifeste contre le pape et l'inquisition, à propos des juifs. Vous ne vous attendiez pas sans doute à trouver là l'inquisition ; à la voir dans toute sa belle horreur, de nos jours, en l'an de grâce 1843. C'est que vous ne connaissez pas le *Courrier*, qui en découvre bien d'autres, et qui connaît l'inquisition comme M. de Voltaire, comme tous les impies qui ne la connaissent pas, qui prennent les hallucinations de leur cerveau pour de bonnes vérités, et qui les publient dans le délire de leur haine comme autant de faits palpables et authentiques. Ce pauvre *Courrier*, ignorant et fanatique avant tout, fait certes plus pitié que peur ; et si son pitoyable manifeste n'accusait pas une folie ou une niaiserie décidément incurable, nous pourrions entreprendre de lui enseigner ce que c'est que l'inquisition, et lui prouver qu'il la connaît beaucoup moins que la théologie de Confucius qu'il ne connaît pas du tout, je gage. Mais à blanchir un nègre on perd son tems et son savon. Après tout, les déclamations et l'ignorance du *Courrier* sur ce sujet ne nous surprennent nullement : l'inquisition est de toutes les questions historiques la plus universellement ignorée, la plus singulièrement défigurée. Nous avons rencontré mille fois dans notre vie des gens qui avaient sur cette matière les idées les plus fausses, les plus ridicules qu'il fût possible d'imaginer ; des gens qui de la meilleure foi du monde se fâchaient tout rouges contre St. Dominique et l'inquisition, qu'ils confondaient dans une seule et même individualité ; des gens qui ne connaissaient pas autrement l'Espagne que parce que là des moines y faisaient métier de torturer et de brûler d'honnêtes chrétiens, pour la plus grande gloire de Dieu et la plus grande édification des fidèles ; qui faisaient des tirades à perte de vue sur l'intolérance et le fanatisme des prêtres et des religieux ; qui épouvantaient leurs auditeurs les plus intrépides par de poétiques descriptions des autodafés, des tortures, des sacrifices humains dont ce pays donnait chaque jour le spectacle à un peuple de cannibales. L'enfer du Dante n'avait pas de scène comparable à ces atrocités et à ces horreurs. Oui, voilà ce que nous avons entendu des milliers de fois de la bouche de gens du monde, de gens honnêtes souvent et de bonne foi. Ils avaient appris leur inquisition dans Voltaire et Diderot, comme d'autres apprennent la religion dans Voiney et Dupuis. Il ne manquait qu'une toute petite chose, un rien à l'érudition de ces bonnes gens : c'est qu'un seul mot de ce qu'ils débitaient avec tant d'assurance pût être dit de l'inquisition, c'est qu'un seul de ces faits pût être vrai. Il ne suffisait pas d'étudier les scènes de l'inquisition dans le tableau d'un peintre tout célèbre qu'il fût, il eût fallu s'assurer au moins que le peintre n'était pas un poète et qu'il y avait autre chose qu'une riche imagination dans son magnifique tableau.

Combien de fois ne leur avons nous pas demandé où ils avaient puisé leurs renseignements, quels noms ils donnaient en garantie de leurs accusations, quels témoins ils avaient en faveur de ces faits épouvantables dans leur barbarie et dans leur multiplicité ! Alors dans leur incomparable naïveté ils nous demandaient à leur tour quels gens nous étions pour ne pas y croire ; de quel désert lointain nous sortions pour demander qu'on nous prouvât l'existence du soleil ? La réplique était pittoresque, mais en histoire une épigramme n'est pas plus une preuve qu'un calembourg n'est un axiome, et avant d'attacher une accusation de barbarie et de stupide férocité au nom d'un peuple et d'un corps religieux, du moins faut-il savoir ce que l'on dit et pouvoir en donner raison. Or, jamais, pensons nous, nous n'avons pu trouver parmi ces déclamateurs un seul individu qui pût nous dire ce que c'était que l'inquisition, quels en étaient les élémens, l'organisation, les procédés, les causes et les résultats. En effet, si une seule de ces pauvres dupés des méchancetés et des calomnies de misérables impies eût jeté les yeux seulement sur les *Soirées de St. Petersbourg*, sur les lettres du comte de Maistre sur l'inquisition ; l'erreur et la mauvaise foi eussent été flagran-

tes ; et chacun des esprits forts eût rougi beaucoup d'avoir été si ignorant, d'avoir combattu avec tant de fureur des chimères, des fantômes qui n'avaient jamais eu, qui ne pouvaient jamais avoir de réalité. Cependant l'ouvrage dont nous parlons est connu ; cela n'empêche pas de crier à l'intolérance, au fanatisme, à l'inquisition, et on criera cela jusqu'à la fin du monde. Il y a des fous incurables et des erreurs aussi vieilles que le monde. Sans donc entrer dans l'historique de cette institution pleine de sagesse et de profonde raison, sans entrer dans les détails de son organisation et de ses actes, qu'il nous suffise de dire aujourd'hui que jamais, que dans aucun tems, que dans aucune circonstance, ni l'Eglise, ni aucun de ces ministres, moine, dominicain ou autre, n'a ni condamné au supplice, par l'inquisition, encore moins torturé et brûlé qui ce fût, juif, hérétique, sorcier ou autre accusé de ce tribunal. Les fonctions de juges dont les sentences entraînaient une peine corporelle, comme celles d'exécuteurs de ces sentences, ont toujours été confiées exclusivement à des laïcs. Il y a plus, c'est que le souverain pontife a résisté longtems, très longtems aux instances des souverains de l'Espagne, avant de les autoriser à ériger dans leur royaume un semblable tribunal : et ce ne fût qu'après qu'il fut bien démontré que la prospérité et la paix du pays y étaient essentiellement intéressées, qu'il céda à l'importunité de la demande. Il y a plus encore, c'est que l'Espagne doit à l'inquisition d'avoir été, seule de tous les pays catholiques, préservée de ces troubles et de ces guerres civiles et religieuses qui ont désolé toute l'Europe, d'avoir conservé jusqu'à ces derniers tems des institutions politiques fortes et durables, un esprit national profond et énergique. Pour quiconque sait un peu l'histoire de l'Espagne, cela ne supporte pas contestation ; et pour quiconque sait apprécier des résultats de ce genre, il n'est pas besoin d'autre apologie à une institution calomniée avec tant d'ignorance et de mauvaise foi. Mais pourquoi dire ces choses là au *Courrier* ? Où le *Courrier* aurait-il pu apprendre ce que nous disons ? Ce n'est pas son métier d'apprendre quelque chose, de secouer des préjugés, d'avoir de la droiture et de la bonne foi dans de semblables questions. Son métier et son habitude est de calomnier naïvement le catholicisme, qu'il n'est pas en état de comprendre ; c'est de réchauffer les platitudes des derniers siècles ; c'est d'insulter ce qu'il ne peut atteindre ; c'est de vivre dans le 19^{me} siècle, et de penser et parler comme les vieux hérétiques et les impies ignorans réfutés il y a deux cents ans : c'est de ne rien apprendre et de ne savoir rien oublier. Aussi ferions nous le pari qu'il va être grandement ébahi de nous voir audacieux à ce point que de prétendre justifier l'inquisition. C'est qu'il ne sait pas le *Courrier* que tout ce que les hérétiques et les incrédules ont attaqué est pour cela justifiable ; que ce siècle a vu réhabiliter les hommes et les choses que l'impiété du siècle dernier avait essayé de flétrir ; qu'il est aujourd'hui aussi vieux et aussi ridicule de faire l'esprit fort et le philosophe que de se dire l'admirateur de M. Arouet de Voltaire. Il ne sait pas cela le *Courrier* ; il ignore bien d'autres choses encore ; il ne soupçonne même pas sa nullité, et il croit pouvoir insulter le pape : voilà pourquoi lui on le siffle au lieu de se fâcher de ses inepties ; car on pardonne tout aux esprits de cette trempe là.

Nous voyons avec une grande satisfaction que les sociétés d'agriculture se propagent dans nos campagnes, et promettent une amélioration prochaine dans le système d'exploitation suivi jusqu'à présent. Depuis longtems des hommes éminens par leur science, leur expérience et leur dévouement à la prospérité du pays ont publié des écrits sur l'agriculture, ont démontré jusqu'à l'évidence les ressources et les richesses qui étaient sous la main de nos cultivateurs, s'ils voulaient se soumettre aux conseils qu'ils leur donnaient, adopter les méthodes consacrées par un succès constant, par des résultats que tout le monde pouvait constater. Mais ici comme pour toutes les innovations, la défiance, l'apathie, la routine, le défaut d'ambition, firent tour à tour obstacle au dévouement généreux de ces vrais amis du pays. Aujourd'hui que l'enseignement de l'agriculture promet de devenir populaire, que les théories des économistes ont vaincu les défiances et les préjugés, et que des essais pratiqués sous les yeux de tous ont achevé de détruire toutes les objections et tous les obstacles, il y a tout lieu de croire que le pays va prendre un aspect nouveau. Rien de plus immédiatement utile pour le bien général que l'amélioration de l'agriculture. Sous le rapport de la richesse, point de source plus constante et plus vraie : elle fera une concurrence désira-